

La ligature d'Isaac (Gn, 22, 1-19)

Mots-clés : filiation, épreuve, tentation, confiance, Genèse, Passion, exégèse, père, fils

Le Pr. Raphaël Draï, professeur émérite à l'Université Aix-Marseille-III, psychanalyste, est venu nous parler de la filiation à la lumière du récit de la ligature d'Isaac (autrement désignée sous le nom de sacrifice d'Abraham).

Au début de la séance, et à plusieurs reprises, R. Draï a fait voir l'importance de la **méthodologie** : il est indispensable d'étudier le texte en hébreu. L'hébreu est une langue dense et tous les termes de la narration sont à décoder. Il faut en outre remettre le récit dans la perspective de la tradition et de la liturgie juives : R. Draï a rappelé que le texte de Gn 22 est relu à l'office de l'après-midi à la synagogue et le jour de Roch Hachana qui commémore la création du monde. C'est un texte central pour les Juifs. Enfin, pour bien comprendre le récit dans toutes ses nuances, il faut regarder attentivement son contexte immédiat (dans le cycle d'Abraham) mais aussi s'intéresser aux échos qu'il entretient avec le reste de la Bible.

Ce passage de la Genèse est très énigmatique. Il est naturel que sa lecture nous choque. Si nous nous laissons percuter par le texte, surgissent en nous des **questions**. La demande de Dieu à Abraham est paradoxale : est-il concevable que le Dieu créateur de la vie et de l'humain commande à un père de sacrifier son fils aimé, si longtemps espéré, pour lui complaire ou pour démontrer son assujettissement total à sa volonté ? Comment ce Dieu peut-il demander la mort d'un homme ? Enfin, étant donné que cette épreuve concerne un père et son fils, nous pouvons chercher à comprendre ce que ce récit nous dit de la filiation.

La tradition juive s'appuie en fait, selon R. Draï, sur deux types d'interprétation de ce passage énigmatique de la Torah. Ces deux types diffèrent sur la question de la compréhension par Abraham de la demande divine. Des thèmes transversaux sont communs à ces deux modes interprétatifs comme celui de l'épreuve en tant que paradigme d'un « travail » de filiation. R. Draï ne se prive pas, par ailleurs, d'entrecroiser les problématiques de ces traditions d'interprétations à certains outils de la pensée critique contemporaine comme la psychanalyse.

Le premier type d'interprétation...

Devant ce texte fondamental, les commentateurs ont proposé des interprétations différentes. **Pour Maïmonide, Abraham a mal compris la demande de Dieu**, en particulier le sens du mot "ôla", mot qui a donné holocauste et désigne primitivement une ascension, une élévation (d'où ensuite l'idée d'offrande à Dieu et de sacrifice). Se trouvant encore dans l'apprentissage du prophétisme, Abraham s'est trompé dans l'interprétation de la parole divine : il a pris le terme au sens littéral.

Dieu lui demandait seulement une montée, une conceptualisation (“*har*”, montagne, vient de la racine *hr* qui signifie à la fois conception physique et conceptualisation intellectuelle). Il voulait qu'Abraham franchisse un degré supplémentaire dans la relation parentale-filiale qu'il entretenait avec Isaac et non qu'il lui offre son fils en sacrifice. Si Abraham devait vivre un mouvement d'élévation, c'était pour se déprendre de son fils, dont il était trop épris.

... et ses conséquences

Le “sacrifice” d'Isaac est bien une épreuve, non pas une épreuve injuste exigée par Dieu, mais une épreuve qui s'inscrit dans une série d'expériences vécues avec Dieu. C'est la dixième de la série : Abraham peut donc s'appuyer sur Dieu comme sur un guide. L'épreuve trouve sa place dans une relation faite de familiarité et de liberté entre Dieu et Abraham. **Il nous faut néanmoins distinguer l'une de l'autre épreuve et tentation.** La tentation, ce serait justement de refuser l'épreuve parce qu'elle fait peur. Mais Abraham n'a pas peur : il sait que Dieu veut son bien et il lui fait confiance, même s'il ne comprend pas le sens de sa demande. Par essence, l'épreuve révèle une personne, ses côtés faibles comme ses côtés forts. En hébreu, le mot épreuve est formé sur une racine signifiant miracle : l'épreuve est “miraculante”, au-delà de l'espace et du temps.

Dans le texte, la récurrence des mots “père”, “fils” et “ensemble” indique que **l'épreuve d'Abraham concerne la filiation.** La relation entre le père et le fils va être éprouvée, mais Abraham dit à ses serviteurs qu'ils reviendront les voir plus tard : il sait donc que son fils et lui sortiront vivants de l'épreuve. Cette mise à l'épreuve de la filiation peut faire l'objet d'une lecture analytique : l'ascension (“*ôla*”) est alors considérée comme une expérience de déliaison de la pulsion de mort. À ce titre, il faut noter le statut spécifique de la Genèse et de ce texte en particulier : la Genèse nous donne à voir les expériences fondamentales de l'homme. **Pour être une bénédiction pour les autres, il faut être soi-même au clair avec l'intrication – présente chez toute personne – entre pulsion de vie et pulsion de mort.**

Le récit ne nous décrit pas un “passage à l'acte” d'Abraham à proprement parler : ce n'est pas sous le coup d'une pulsion irrépressible impensée que le patriarche agit, mais en toute lucidité. C'est pourquoi il est capable d'arrêter son geste dès que l'ange le lui demande.

La deuxième lignée d'interprétation...

Chez Abraham Heschel ou le Rabbi de Bervitchev, la ligature d'Isaac est considérée comme une véritable épreuve. Abraham obéit alors en connaissance de cause. Abraham et Isaac devaient se déprendre de quelque chose. Dans l'anthropologie biblique, la réalité de la filiation est conditionnée par la pulsion de vie, qui ne se développe pas automatiquement. Abraham doit se déprendre de son fils, et non plus le posséder d'une manière mortifère : il pourra alors passer à une relation d'une nouvelle nature. C'est en fait la différence entre un « rapport » - pouvant être infiltré par la pulsion de mort - et une « relation ». À cet égard, on a noté que la résonance entre les verbes prendre, comprendre, méprendre, s'éprendre et déprendre est significative. Quand l'ange interpelle Abraham pour interrompre son geste, il l'appelle deux fois, comme pour s'adresser à tout son être, y compris dans sa dimension inaboutie ou inconsciente. Abraham est lucide : il suffit qu'un ange l'interpelle pour qu'il s'arrête.

... et la foi d'Abraham

L'épisode a également été lu par Kierkegaard, comme l'a rappelé B. de Villers. Le philosophe a mis en valeur la résistance au sens : pourquoi Dieu fait-il cette demande ? C'est incompréhensible. Abraham, homme des premiers temps, a des ressources intellectuelles limitées, il ne comprend pas le sens de l'injonction divine, mais il s'y plie avec obéissance. Il comprendra par la suite.

Contrairement à ce que juge Maïmonide, J. Arènes estime qu'on peut présenter, dans la deuxième lignée d'interprétations, Abraham comme “hyper-conscient”. Il effectue un choix lucide, le choix de la confiance, de la foi, alors même que des éléments lui échappent.

La tentation, de la Torah au Nouveau Testament

R. Draï tenait à aborder la question des rapprochements possibles entre le récit de la ligature d'Isaac et le récit de la Passion du Christ. Pour lui, trois éléments se font écho : la tentation, le cheminement, le passage à l'acte, qui fait débat.

Le P. de Longeaux a toutefois souligné que pour la tradition chrétienne, ce n'est pas le Père qui ordonne que le Fils soit sacrifié. La mort du Christ sur la croix nous place devant l'énigme de la liberté laissée au mal : le mal se concentre sur Jésus et Jésus accepte de traverser cette épreuve pour nous ouvrir le chemin du salut.

R. Draï a rappelé que le début du cheminement de Jésus est marqué par une série de tentations venues du diable. Avec la tentation, le Diviseur cherche à décourager Jésus ou l'homme, pour qu'il n'aille pas au bout de l'épreuve, ne révèle pas ses côtés faibles et ses côtés forts.

À cette occasion, le débat actuel sur le sens de "tentation" dans le Notre Père a été évoqué. Selon J. Arènes, "Ne nous soumetts pas à la tentation" signifierait "Ne nous soumetts pas à une épreuve disproportionnée". Pour R. Draï, l'étymologie latine nous indique que la tentation est ce qui nous pousse dans la pente faible, fait appel à ce qu'il y a de pire en nous. Dans le Notre Père, on demande donc à Dieu de nous épargner la tentation, mais pas l'épreuve, puisqu'elle va nous révéler à nous-même.

Anthropologie biblique et filiation

Ce passage, comme d'autres dans la Bible, est révélateur de l'anthropologie juive, et de ses caractéristiques propres : c'est une conception très optimiste de l'humanité. Le texte biblique commence toujours par le positif : en Gn 1, la création est évoquée avant le tohu-bohu, puis, plus loin, une bénédiction irréfragable est donnée à l'homme, avant que soit déclinée la loi. Cette anthropologie "juive" a valeur universelle : elle ne concerne pas seulement le peuple hébreu, mais tous les hommes.

Selon J. Arènes, si la ligature d'Isaac est un texte nucléaire, qui nous concerne encore, on peut sans doute dire que quelque chose de la filiation se révèle dans l'épreuve pour nous aussi, et non pas seulement pour Abraham. L'épreuve nous inviterait à incarner une filiation réelle, humaine, générationnelle. **Sans l'épreuve, la conscientisation de la filiation n'est pas possible, pour nous comme pour Abraham.** D'après B. de Villers, dans la mise à l'épreuve, Dieu demanderait à l'homme son approbation dans la filiation, autrement dit "les preuves" de son amour filial.

Enfin, R. Draï a fait remarquer que les mots hébreux de "père", "mère", "fils" et "fille" forment un système structurant et riche de sens dans l'alphabet hébraïque, signe que le langage était la parenté. Autrement dit, quand, idéalement, la famille est constituée d'un père, d'une mère, d'un fils et d'une fille, le langage est équilibré.

Conclusion

R. Draï a tenu à conclure sur une "note vitale", en présentant une ultime interprétation de la Genèse : dans la tradition juive biblique, Abraham représente la compassion, Isaac, la justice et Jacob, la vérité. Ce qui se décline et se révèle sur trois générations forme un tout. La ligature symbolise donc la liaison de la compassion et de la justice. La justice arrive dans un second temps, ce qui veut dire qu'elle ne prend son sens que sur un fond de compassion.